



JEAN DES MARCHENELLES

UN COUPABLE DE TROP

La Technique du Livre



Un Coupable de trop (1)

CHAPITRE PREMIER

UNE MORT SUSPECTE

A l'époque où débute mon récit, j'étais très lié avec le célèbre professeur Lagrange. Cet homme rassemblait alors autour de lui tout un essaim de jeunes docteurs, ses élèves et admirateurs. Nous nous réunissions, une fois chaque semaine, dans son laboratoire, pour y exposer nos découvertes et poursuivre nos recherches. Mais là ne se bornait point notre activité : nous avions pris l'habitude de nous signaler, dans l'espoir de les secourir physiquement et moralement, les êtres abandonnés, n'ayant plus les ressources suffisantes pour venir à nous.

C'est ainsi que le professeur Lagrange m'interpella, au cours d'une de ces soirées.

— Dites-moi, Bauvin, vous souvient-il d'un certain Francis Bayard ?

— *Francis le mystérieux* ? J'en ai entendu parler ; je ne le connais pas.

Un de nos amis intervint :

— C'est un de mes anciens condisciples, dit-il. Nous avons fréquenté le même lycée. Bayard était un mélancolique et un rêveur. L'ailleurs, les autres élèves ne le comprenaient guère et, dans sa classe, il ne comptait aucun ami.

— On le dit excentrique, désagréable et de caractère fort maussade, reprit le professeur. Mais il a beaucoup souffert, et c'est pourquoi il garde cet air froid qui dérouté au premier abord et lui donne un aspect quelque peu énigmatique. Allez donc lui rendre visite ; vous pourrez, je crois, lui apporter quelque réconfort.

Le lendemain, mon auto stoppait devant un immeuble triste et sale, autrefois décoré du titre pompeux d' « Hôtel du Commerce ».

— Bayard ? troisième étage, chambre 9, la dernière porte au fond, m'avait crié le concierge, du fond de sa loge.

Les escaliers étaient branlants et poussiéreux. Pas de fenêtre ! Dans l'obscurité, je me heurtai aux marches. Le bruit se répercutait longuement. Cahin-cahina, j'arrivai au troisième étage. Ne sachant où diriger mes pas, je frappai au hasard...

(1) Tous droits de reproduction, traduction et toutes adaptations, y compris le théâtre, la cinématographie et la T. S. F. réservés pour tous pays, même l'U. R. S. S.

J'entendis un bruit de pantoufles raclant le plancher... La porte s'ouvrit... J'avais devant moi une jeune personne à la mine effarée. Sa chevelure était en désordre et ses yeux semblaient rougis de pleurs.

Elle bégaya :

— Vous m'avez fait peur!...

— Rassurez-vous, lui dis-je; je veux simplement vous demander un renseignement.

Sa réponse partit, rapide, imprévue, incompréhensible :

— Je ne sais rien, monsieur, je vous assure que je ne sais rien!...

Ses mains s'agitaient nerveusement, et ses yeux reflétaient un émoi profond.

— Vous vous méprenez certainement, je cherche simplement l'appartement de M. Bayard.

— Bayard? murmura-t-elle... connais pas.

— On m'a dit qu'il habitait au troisième... chambre 9, il me semble.

Elle me fixa avec attention, paraissant très étonnée :

— Vous allez chez le fou? Interrogea-t-elle.

Elle se reprit aussitôt :

— C'est ainsi qu'on appelle le locataire de la chambre 9... comme vous devez le savoir...

— J'ignorais totalement.

Arrivé devant la chambre de Francis Bayard, je frappai.

— Entrez!...

D'un geste, il m'offrit un siège. Il désigna le violon que j'avais remarqué avant mon entrée.

— Je n'en joue jamais plus... Et, cependant, j'ai composé! J'ai fait des poèmes, des romans, des études... Voyez ce tas de manuscrits, sur la table... Tout cela est sorti de mon pauvre cerveau. C'est la moitié de ma vie qui repose là-dedans.

Après quelques secondes de silence, je posai une question :

— Vous n'avez plus de parents, d'amis?

— Des parents, non. Des amis?... J'en ai eu, quelques-uns; nul ne m'a compris.

— Vous n'avez jamais connu d'affection?

Il me regarda en secouant la tête :

— Non... j'ai désiré... je n'ai pas obtenu.

Son regard semblait maintenant perdu dans un rêve. Machinalement, j'élevai les yeux et je découvris, sur un chevalet, dans un coin de la chambre, un fusain représentant une jeune femme radieuse et souriante, et il me sembla que son regard s'attachait à ce tableau. Était-ce une parente, une fiancée? le souvenir d'un amour évanoui? Ces questions se présentaient à mon esprit, mais j'avais promis de ne point me pencher sur le passé de cet homme et, malgré ce mouvement de curiosité naturel, j'évitai ce

sujet : il était peut-être de nature à me faire perdre sa confiance.

J'avais pitié aussi de cette détresse morale, et je m'apprêtais à prononcer quelques paroles encourageantes, lorsqu'un vacarme étonnant me fit sursauter et tira mon compagnon de sa rêverie. Le bruit venait du couloir. On frappait avec violence à la chambre voisine, et je crus entendre la voix d'un homme qui prononçait :

— Au nom de la loi, ouvrez!...

Francis Bayard se leva d'un bond, soudain très pâle.

Sur le palier, un spectacle inattendu s'offrait à nos yeux : un homme ceint d'une écharpe tricolore, accompagné de deux agents, ébranlait vigoureusement la porte de l'appartement.

— Enfoncez cette porte!

Les deux agents s'arc-boutèrent et, d'une violente poussée, firent céder le modeste verrou.

La jeune femme qui, tantôt, m'avait indiqué la chambre 9, s'était réfugiée derrière un lit-cage. A la vue du commissaire, elle se mit à sangloter, en gémissant :

— Je suis innocente, monsieur! Je suis innocente!

— Approchez! ordonna le magistrat.

Mais elle ne sembla pas avoir entendu son ordre. Les deux agents s'en emparèrent.

— Ne me faites pas de mal, monsieur, suppliait la femme... Ce n'est pas moi qui l'ai tué!...

— Vous vous nommez bien Jeanne-Marie Landrieux, 23 ans. Vous êtes depuis quinze jours au service de M. Le Kardec?

— Oui, monsieur.

— Vous savez de quel crime on vous accuse?

— Oui... non, je ne sais pas! Ce n'est pas moi, monsieur! ce n'est pas moi!

— On vous accuse d'avoir tiré sur M. Le Kardec avec un fusil de chasse.

— Je n'ai pas tiré... je vous le jure, monsieur, je vous le jure!

— Ce que nous considérons comme un crime n'est peut-être qu'un accident?

— Oh! oui, monsieur, c'est un accident!

— Vous savez donc quelque chose. Vous connaissez les circonstances du drame?

— Je n'ai pas dit cela... Je ne sais pas. Je ne peux rien dire!

— Vous avez tort. Votre silence vous condamne. Voyons, rassemblez vos souvenirs : le fusil de chasse, que nous avons retrouvé sur le cadavre, vous appartenait. Vous en aviez fait l'acquisition ce matin. L'armurier qui vous l'a vendu nous l'a affirmé.

— Ah! vous savez?...

— Mais oui, mademoiselle, nous savons tout. Il est inutile de dissimuler. Nous savons également que vous aviez eu une discussion avec votre patron... c'est exact?

— J'avais demandé une augmentation. M. le Kardec était avare... Mes gages étaient modestes, alors...

— Il a refusé de vous accorder cette augmentation; vous avez insisté; il a maintenu sa décision, il s'est fâché... vous aussi. Et, dans un mouvement de colère, vous l'avez abattu. Vous êtes allée prévenir le concierge, en lui disant que vous aviez trouvé M. Le Kardec inanimé dans une allée du parc, puis vous êtes venue vous enfermer dans votre chambre.

— Vous mentez, cria la jeune femme.

Elle se mit à pleurer.

CHAPITRE II

SUR LES LIEUX DU CRIME

J'avais passé une nuit très agitée. Les événements troublants de cette journée mémorable n'avaient cessé de défiler dans mon esprit. Je songeais à tout ce que cette aventure avait de mystérieux. Je connaissais à peine Francis Bayard et déjà ma vie se compliquait sérieusement. En mettant les pieds chez lui, j'avais été happé par un engrenage d'intrigues qui me tourmentaient et m'attiraient tout à la fois. L'inconnu possède une telle puissance d'attraction sur nos esprits!

Tout en absorbant mon petit déjeuner, je me demandais comment j'arriverais un jour à surprendre le secret de ce drame.

La solution vint à moi sous la forme de mon valet de chambre, Joseph, qui m'apportait un pli : « Monsieur le docteur Bauvin est prié de se rendre, à 10 heures, au domicile de feu Le Kardec, pour assister, avec ces messieurs du Parquet, aux constatations d'usage. »

Avant de me rendre à l'appel du commissaire, l'idée me vint d'avertir Francis Bayard et de lui offrir de m'accompagner.

J'emmenai donc Bayard avec moi.

A mon coup de sonnette, un homme d'une cinquantaine d'années vint ouvrir la magnifique grille en fer forgé donnant entrée sur le vaste parc précédant la villa de M. Le Kardec.

— Ah! messieurs, messieurs... Quelle chose épouvantable! Qui êtes-vous? Qui dois-je annoncer?

— M. le docteur Bauvin et... son aide.

— Entrez, messieurs, entrez par ici. M. le commissaire vient d'arriver. Il est en conversation avec le frère de mon pauvre patron. Quel malheur, mon Dieu, quel malheur!

Francis Bayard interrogea :

— M. Le Kardec avait un frère?

— Oui, monsieur, gémit le concierge, M. Emile... M. Emile était ici depuis trois jours... Et voilà que cette épouvantable catastrophe survient dès son arrivée! C'est navrant.

— Et que dit son frère? demanda encore Francis.

Le concierge le regarda, étonné.

— Mais... il ne dit rien, monsieur... Il ne dit rien.

Le commissaire vint à nous.

— Je vous présente mon secrétaire, M. Aris Serrure.

Le petit homme sec à figure chafouine, qu'il nous désigna, enleva son chapeau, avec un geste à la d'Artagnan.

— Et enfin, poursuivit le commissaire, voici M. Le Kardec, frère de la victime.

Déjà le dénommé Aris Serrure demandait :

— Le corps a été découvert à cet endroit?

— Exactement, prononça Le Kardec frère.

— Et l'arme?

— Le fusil de chasse était déposé sur le corps.

— Parfait! Nous avons questionné l'inculpée, mais elle est dans un état de surexcitation tel qu'il est à peu près impossible d'en tirer quelque chose. Quelles sont les personnes qui ont approché la victime, dès que le drame fut connu?

— M. Léon, le concierge, puis moi-même.

— Je voudrais interroger cet homme.

Le Kardec fit signe au concierge d'avancer.

— Dites ce que vous savez, fit le secrétaire.

Le concierge reprit son mouchoir et commença d'une voix larmoyante.

— Voilà, monsieur... C'est terrible!... Enfin, ce matin-là, la bonne me dit en passant à ma loge : « Monsieur Léon, ça ne peut plus durer comme ça! On m'avait dit que j'avais une bonne place, et je gagne à peine le beurre que je devrais mettre sur mon pain... quand j'ai du pain à manger! Je veux une augmentation... Et d'ailleurs je vais en parler au patron; s'il refuse ça n'ira pas tout droit! » Puis elle ajouta, en me tendant un paquet : « J'ai acheté ceci avant de venir. J'ai l'intention d'en faire cadeau à mon père, quand je retournerai chez nous, dans quelques jours. Gardez-le dans votre loge jusqu'à ce soir, je le reprendrai en sortant.

— Cette fille faisait le ménage, mais n'était pas logée ici, expliqua Le Kardec.

M. Léon reprit :

— Elle ajouta : « Faites attention! C'est un fusil de chasse », puis elle se retira. Je déposai l'objet chez moi en promettant d'y veiller. Quelques heures plus tard, je la vis, à cet endroit, accompagnée de M. Le Kardec, qui

faisait de grands gestes. Je pensai : « La voilà qui réclame pour son augmentation. » Puis, je m'en allai au jardin, derrière la villa. Tout à coup, j'entendis une détonation. Bientôt, je vis accourir la malheureuse qui me cria : « Venez vite! on a tué Monsieur!... » Je me précipitai, tandis qu'elle prenait la fuite. Je découvris alors mon malheureux patron, étendu dans une flaque de sang... J'allai prévenir le frère de Monsieur, et voilà... c'est tout. Je suis épuisé, messieurs. C'est un coup terrible! A mon âge... voir ça! Oh!

Il eut un geste d'horreur.

Aris Serrure l'avait écouté sans broncher.

— De quel côté était étendue la victime?

— Ici, prononça le concierge, entre deux sanglots, tout en long... le fusil sur la poitrine.

François demanda, à son tour :

— Et le papier?

— Quel papier? répondit Aris, qui goûtait mal cette intrusion dans son interrogatoire.

— Celui qui enveloppait l'arme déposée chez le concierge. L'a-t-on retrouvé?

— Non, monsieur, répondit le larmoyant Léon.

— A-t-on bien cherché?

— Je ne crois pas qu'on ait eu cette précaution, dit Aris d'un ton désagréable; mais puisque la question est posée, nous pouvons le rechercher.

Les investigations commencèrent, mais ne donnèrent aucun résultat.

— Abandonnons ces recherches, dit le secrétaire, toujours contrarié, ce n'est pas une piste sérieuse.

M. Boulard, le commissaire, me demanda :

— Je vais vous prier de bien vouloir examiner le corps, docteur?

Entré dans la villa, je m'approchai de la dépouille de M. Le Kardec, transpercée de plomb dans la région du cœur.

M. Boulard m'invita à pénétrer dans le bureau voisin pour établir et signer le rapport.

François, qui me suivait toujours, me dit en aparté :

— Mais, qu'est-ce qu'ils attendent donc pour interroger le frère?

Je ne sais si Aris Serrure entendit cette phrase, pourtant prononcée discrètement, ou s'il eut l'intuition que nous attendions cet événement, mais il s'était approché d'Emile Le Kardec, et lui demandait à brûle-pourpoint :

— Dites-moi, monsieur, que pensez-vous de la mort de votre frère?

L'interpellé eut un geste vague :

— Mon Dieu! je pense qu'il a été assassiné... Que voulez-vous que je dise de plus?

J'étais installé au bureau et j'achevais le rapport.

— Voilà, monsieur le commissaire, je signe...

— C'est parfait.

— N'auriez-vous pas un buvard ? demandai-je à Le Kardec.

— Prenez devant vous, docteur, dans la pochette à correspondance, me dit-il sur le seuil de la porte.

Il se tourna vers le commissaire.

— Puisque vous le permettez, je me retire... Je ne suis ici que depuis trois jours et j'ai beaucoup à faire, surtout depuis ce douloureux événement.

— Nous vous suivons.

— Un instant, dit Bayard, je voudrais auparavant que vous me rendiez un petit service.

— Avec plaisir, dit M. Boulard.

— Oh ! c'est très simple, fit mon étrange protégé, rester ici jusqu'à mon retour et écouter avec attention. Vous me direz ce que vous avez entendu. J'en ai pour deux minutes.

Et, sans attendre une réponse, il se précipita au dehors.

Le commissaire et son acolyte semblaient déconcertés par cette demande fantaisiste. Néanmoins, gênés sans aucun doute par ma présence, ils se gardèrent d'échanger réflexions.

Malgré moi, j'éprouvais une certaine anxiété. Je me demandais où voulait en venir Francis Bayard.

Enfin, il parut sur le seuil de la porte.

— Vous avez entendu ? questionna-t-il.

— Quoi donc ?

— Vous n'avez rien entendu, personne ?

— Aucun bruit anormal n'a attiré notre attention.

Francis semblait satisfait.

— C'est très bien, dit-il, et c'est très simple : « Vous ne pouviez rien entendre. »

Notre étonnement dut l'amuser, car il eut un sourire en disant :

— Je vous remercie, messieurs. A présent, nous pouvons nous retirer.

En sortant du bureau, nous traversâmes une antichambre qui donnait sur le perron de sortie. Je regardais au hasard les tableaux et objets qui ornaient la salle, lorsqu'un portrait de femme attira mon attention. J'avais déjà vu ce visage radieux, souriant... Soudain, la lumière se fit dans mon cerveau. Ce portrait était la copie exacte de celui que j'avais aperçu chez Francis Bayard.

Je vis que ce dernier avait été frappé comme moi par cette ressemblance, car il ne put s'empêcher de laisser échapper un cri... Il s'appuya au mur, livide.

Le commissaire lui demanda, paternel :

— Vous souffrez, monsieur ?

Bayard se ressaisit :

— Non, merci... Ce n'est rien... Un éblouissement sans doute.

Je l'accompagnai jusqu'à sa chambre.

Il me désigna le portrait de femme qui ornait son chevalet.

— Avez-vous remarqué ceci, docteur?

Je fis signe que oui.

— En avez-vous vu la copie chez M. Le Kardec?

Je répondis de nouveau affirmativement.

— Eh bien! ces fusains sont de moi, tous les deux! Je ne possède plus que celui-ci, et j'avais offert le second au modèle qui avait posé pour moi.

— Comment se fait-il que cette reproduction soit chez Le Kardec?

— Je suis, comme vous, à me le demander, hélas! Et je tremble à la pensée que...

Il n'acheva point sa phrase. Je m'efforçai de prononcer quelques paroles consolantes. Il me remercia du regard. Il se leva et, se plaçant devant le chevalet, il dit encore :

— C'est elle, c'est bien elle! Il fallait donc, mon Dieu, que je la retrouve un jour... Et je la retrouve dans un crime!...

CHAPITRE III

LE SECRET DE LA LETTRE MAUVE

Le soir, installé à mon bureau, je repassai tous les événements qui venaient de se dérouler.

Je captai le radio-journal. L'homme invisible annonçait :

— Un coup de théâtre dans l'affaire Le Kardec.

Je restai figé dans l'attente.

— La femme de ménage, Jeanne-Marie Landrieux, qui avait été écrouée, s'est échappée de sa cellule. Sa disparition est entourée de circonstances mystérieuses. D'actives recherches sont entreprises. Nous comptons vous donner de plus amples informations au cours de notre prochaine émission.

Je n'écoutai point davantage. Essayant d'échapper au cauchemar dans lequel je vivais depuis quelques jours, j'y retombais avec brutalité. Il était écrit que, quoi que je fisse, cette affaire étrange ne cesserait de m'accaparer.

Mais on frappait à ma porte.

C'était mon brave Joseph qui venait m'annoncer :

— Monsieur, c'est un monsieur qui insiste pour voir Monsieur. Il m'a dit qu'il venait de la part de M. Le Kardec.

Je réfléchis un instant.

— Faites entrer, Joseph, dis-je finalement.

L'homme se présenta :

— Marceau Tranquille, détective privé.

— Bien, veuillez prendre un siège... Je vous écoute.

— Ma qualité doit vous dévoiler le but de ma démarche. J'inclinai la tête en signe d'assentiment bien qu'ignorant parfaitement où il voulait en venir.

— Je connais mon métier, monsieur ! Et, dans ce métier, il est indispensable d'avoir de la méthode. Donc, je pourrais mon exposé. Le Kardec a été tué. Ne nous occupons pas de savoir par qui ni pourquoi. La bonne avoue avoir acheté l'arme qui servit au crime, mais prétend ne pas avoir tiré sur la victime. Enfermée, elle s'évade, non pas en sciant les barreaux de la prison ou en assommant le gardien, elle se sauve par la porte !... Il est évident qu'elle n'a pu le faire sans complicité. Le complice et l'assassin ne font qu'un ! Jeanne-Marie Landrieux se laisse arrêter, afin de dérouter les soupçons de la Justice. Puis, l'homme qu'elle a sauvé vient la délivrer à son tour, c'est logique... Logique et enfantin... N'êtes-vous pas de mon avis ?

— C'est un raisonnement qui se tient. N'avez-vous aucun indice pouvant vous éclairer sur l'évasion de cette femme ?

— Un précieux indice, docteur ! Et peut-être le mot de l'énigme... Deux heures avant l'évasion de l'inculpée, un homme a pénétré dans sa cellule.

— On le lui a permis ?

— D'abord, il prétendit connaître l'accusée. Le secrétaire du commissaire refusa sa proposition qui consistait, disait-il, à interroger l'emprisonnée, dont il espérait obtenir des confidences intéressantes, qu'il aurait ensuite livrées à la Justice. Mais M. Boulard, qui est un peu trop confiant, y consentit et lui accorda cinq minutes... Quand leur conversation prit fin, l'individu se refusa à toute déclaration...

— Et quel est cet homme ?

Marceau Tranquille me considéra attentivement en déclarant :

— Mais... vous ne connaissez que lui, docteur... C'est votre alibi... M. Francis Bayard !

Je reçus un choc. J'étais évidemment peu à l'aise. Néanmoins, je trouvai un compromis.

— M. Bayard, qui m'accompagnait chez Le Kardec, remplaçait le jeune docteur qui collabore normalement avec moi, et qui était retenu d'un autre côté. Je ne connais Francis Bayard que depuis très peu de temps, et il m'est tout à fait impossible de vous renseigner à son sujet.

— C'est dommage, fit le policier, j'espérais recueillir, par vous, quelques indications nouvelles. Veuillez me tenir au courant, s'il vous arrivait de découvrir un fait susceptible de m'intéresser.

— Je n'y manquerai pas !

Lorsque, le lendemain matin, Francis Bayard franchit

le seuil de mon cabinet, j'éprouvai une sorte de soulagement. J'avancai vivement vers lui, m'écriant :

— Enfin! vous voilà...

Il me considéra avec surprise :

— Suis-je en retard?

— Je ne crois pas, répondis-je, mais votre visite prend à mes yeux une importance considérable, et je suis curieux de connaître ce qui vous est arrivé depuis hier.

Il me répondit, le plus naturellement du monde.

— Rien de bien extraordinaire, en vérité.

— Comment! m'exclamai-je, mais n'êtes-vous pas au courant de l'évasion de Jeanne-Marie Landrieux?

Il répondit négligemment :

— Mon Dieu... si fait... D'aucuns prétendent même que je ne suis pas étranger à cette évasion.

— Et cela ne vous tourmente pas?

— Je me contente d'en sourire... Mais de qui donc tenez-vous ce renseignement?

— D'un certain détective privé, agissant sous les ordres de M. Le Kardec.

— Ah! fit Francis en souriant, M. Marceau Tranquille a eu l'amabilité de vous faire part de ses confidences? Alors je ne vous étonnerai pas en vous apprenant que je suis depuis vingt-quatre heures sous son étroite surveillance... Toujours sur l'ordre du très sympathique frère de la victime. Heureusement pour moi, Aris Serrure ne partage pas du tout l'attitude, pour le moins encombrante, de cet expert policier. Cette rivalité policière m'amuse... en même temps qu'elle me protège.

— On vous reproche surtout d'avoir pénétré dans la cellule quelques heures avant l'évasion.

— Ceci n'a aucun rapport avec la fuite de cette femme. Peut-être un jour vous apprendrai-je le but de ma démarche auprès d'elle. Tout ce que je puis vous dire pour l'instant, c'est que je connais les circonstances dans lesquelles Jeanne-Marie Landrieux est sortie de prison. Mais, bien que ceci puisse vous paraître étrange, je ne veux pas livrer à la justice le secret qui ne fut confié qu'à moi seul. Je ne puis pas trahir la confiance que cette malheureuse a mise en moi.

— Vous êtes étonnant!

— Ce sont les événements qui sont étonnants, docteur, bien plus que les hommes...

Tout en causant, Francis, toujours nerveux, tourmentait dans ses mains divers objets pris sur mon bureau.

Mon coupe-papier sautillait entre ses doigts. Francis l'avait déposé, et s'était emparé de mon buvard qu'il tournait en tous sens. A ce moment, un papier s'en échappa et vint toucher terre. En s'excusant, il se baissa pour le ramasser. Lorsqu'il se redressa je lus sur son visage un

bouleversement complet. Il me regarda, d'un air égaré, puis considéra le papier qu'il tenait toujours. Il pâlit affreusement en prononçant :

— Docteur, serait-il indiscret de vous demander d'où vient cette lettre ?

Je ne reconnaissais point le papier mauve couvert d'une écriture fine et élégante. Je réfléchis un instant. Ce buvard, duquel elle était tombée, ne m'appartenait pas plus que la lettre. Alors, me souvenant l'avoir emprunté chez M. Le Kardec, après la rédaction de mon rapport, je m'écriai :

— Cela vient de chez Le Kardec...

Francis murmura :

— Mon Dieu, mon Dieu... quel malheur !

Je jetai les yeux sur ce troublant document. Il était ainsi rédigé :

A Monsieur Emile Le Kardec.

Emile,

Comme vous me le demandez dans votre missive, datée d'hier, je serai demain à l'hôtel dit de « La Maison Jaune ». J'espère que nous n'y séjournerons pas longtemps. Votre lettre n'est pas claire : j'ai l'impression que vous me cachez quelque chose... Excusez-moi, Emile, ce doute m'a fait qu'effleurer mon esprit et j'ai une migraine atroce. Je vais me coucher et je vous souhaite le bonsoir.
A bientôt.

Monique.

CHAPITRE IV

UN POLICIER ENCOMBRANT

La journée s'était écoulée sans apporter aucun autre fait nouveau susceptible d'éclaircir cette ténébreuse affaire.

J'allais me décider à prendre un peu de repos lorsque Joseph, mon dévoué serviteur, m'apporta une lettre qu'on venait de remettre. Elle émanait du secrétaire de police, Aris Serrure.

Monsieur le docteur, j'apprends à l'instant que Marceau Trinquille a l'intention de se rendre chez votre aide Francis Bayard, dans le but de l'interroger. Je crois qu'il serait prudent de l'avertir. Je compte sur vous. Votre tout dévoué
Aris Serrure.

Je n'hésitai pas une seconde...

Arrivé chez Francis, j'attendis un long moment que la porte s'ouvrit. Quand Bayard parut enfin, je vis qu'il était extrêmement contrarié.

— Ah ! c'est vous, docteur !... Est-ce que vous entrez ?

— Si je ne vous dérange pas,

Il hésita une seconde :

— Entrez... J'ai confiance en vous.

J'entrai et, à ma grande surprise, je vis qu'une personne

était dans la chambre. Francis posa ses deux mains sur mes épaules et plongea son regard dans le mien.

— Docteur, il faut que vous me promettiez... que vous me juriez, de ne raconter à personne ce que vous aurez vu ou entendu chez moi.

— Monsieur Bayard, je garderai le silence sur tout ce que vous voudrez bien m'apprendre.

— Merci, dit Francis en me serrant les mains, je n'en attendais pas moins de vous.

Puis il se tourna vers l'inconnue en lui disant :

— Mademoiselle, avancez donc, et n'ayez crainte. C'est mon ami le docteur Bauvin; vous ne pouvez douter de sa parole.

Une foule de suppositions m'avaient assiégé durant cet entretien, concernant ce nouveau mystère. La réalité dépassait largement tout ce que mon imagination pouvait concevoir.

Devant moi, figée dans une attitude peureuse et confuse, se présentait Jeanne-Marie Landrieux, la fille évadée de prison!

J'étais abasourdi, mais les paroles de Francis me vinrent immédiatement à la mémoire : « Ne cherchez pas à comprendre. » Alors, spontanément, je m'écriai :

— Vous ne pouvez rester ici, mademoiselle... Et vous, mon ami, croyez-moi, ne l'abritez pas plus longtemps; la police doit venir ici dans quelques instants.

— Ah! mon Dieu, gémit la malheureuse... Protégez-moi, messieurs, ne me laissez pas retomber entre leurs mains!

Francis me demanda :

— La police doit venir?

— Le but de ma visite était de vous en prévenir.

Je lui racontai alors ce que j'avais appris.

— S'il ne s'agit que de Marceau Tranquille, tout va bien. Je l'attends. Laissez-moi faire...

Déjà nous entendions des pas dans le couloir. A n'en point douter c'était Marceau Tranquille. Jeanne-Marie Landrieux s'affolait...

— On vient, dit-elle, cachez-moi!...

— Passez par là, fit Francis sans s'émouvoir... Vous aussi, docteur; vous reviendrez lorsque tout danger sera écarté.

Il nous poussa dans la pièce voisine.

On frappait à la porte. Francis ouvrit aussitôt.

— Monsieur Bayard! s'exclama le détective.

— Monsieur Tranquille! fit Francis sur le même ton.

— Voudriez-vous m'accorder cinq minutes, monsieur...

— Avec plaisir. Prenez la peine de vous asseoir... Vous devez être fatigué, cher ami.

— Plait-il?

— Je dis: vous devez être fatigué. Votre métier ne vous

laisse guère de repos. Depuis deux jours vous remuez ciel et terre... Je me rends compte que vous vous donnez bien du mal. Cela me vaut le plaisir de vous rencontrer très souvent. A chacun de mes déplacements, je vous trouve sur mon chemin; et quand je reste chez moi, vous poussez l'amabilité jusqu'à venir me rendre visite... C'est gentil!

— Vous plaisantez?

— Peut-être!

— Monsieur Bayard, dit Marceau d'un ton doctoral, je vous avertis que ce petit jeu va bientôt cesser. Depuis le début de l'enquête vous vous ingéniez à compliquer sérieusement les recherches de la police. Vous jouez des tours à votre façon. J'en ai assez, monsieur!... Je veux savoir où vous voulez en venir! Vers quel but tendent toutes ces manigances?...

— Vers la lumière et la vérité, tout simplement.

— Ainsi, vous jouez au petit Sherlock Holmes? C'est très bien, mais c'est aussi fort dangereux. La lumière, dites-vous? c'est moi qui la ferai, monsieur! La vérité?... La vérité! c'est que vous êtes un coquin. Je me retire, monsieur. Je suis suffisamment édifié sur votre compte. Vous aurez bientôt de mes nouvelles!

— J'espère qu'elles seront bonnes, répliqua l'étrange homme en poussant le policier dehors...

— Venez donc, le danger — je veux dire le policier — est parti...

— A présent, docteur, vous pouvez vous retirer...

CHAPITRE V

LE FRÈRE DE L'ASSASSINÉ

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas, pensais-je en pénétrant dans le hall luxueux de l'hôtel sélect de la « Maison Jaune » où Francis Bayard m'avait entraîné. Hier j'étais tapi dans une modeste chambre, épluchant anxieusement la conversation qui s'engageait entre mon ami inconnu et Marceau le policier. A présent, je sirotais, confortablement installé, un cocktail servi par un garçon stylé, revêtu du smoking de circonstance.

Francis était en face de moi, très correct, dans son habit qui lui servait à ravir. Il était véritablement d'une grande distinction.

Je sonnai le garçon, qui se présenta et nous salua, impeccable.

— Monsieur désire?

— Approchez, dit Francis... Voici pour vous, ajouta-t-il en lui glissant un billet.

Le garçon s'inclina en silence.

— Je désire connaître le nom d'une cliente descendue ici depuis quelques jours.

— Rien de plus simple, monsieur, c'est moi-même qui tiens le registre des entrées.

— Fort bien : voici son signalement.

Francis lui tendit une photo.

— Je ne vois pas très bien, monsieur...

— Il se peut qu'elle ne porte pas la même toilette.

— C'est probable... Attendez... Je crois la reconnaître... Descendue à l'hôtel depuis peu, dites-vous... Oui, c'est cela. Il s'agit sans doute de Mme Le Kardec?

— Vous avez dit?

— Le Kardec, monsieur.

— Est-elle seule ici?

— Son mari est arrivé aujourd'hui, monsieur. C'est d'ailleurs la dernière soirée qu'ils passent dans notre établissement. Ils s'en vont demain. Madame a fait préparer les valises.

— Pour quelle destination?

— Saint-Hilaire, monsieur...

— Je vous remercie.

— Monsieur ne désire plus rien?

— Non... Vous pouvez vous retirer.

Quand le garçon se fut éloigné, Francis me dit d'une voix tremblante :

— Docteur, je vais la revoir!... La revoir...

Il avança le poignet vers moi.

— J'ai la fièvre, n'est-ce pas?

Le pouls battait par saccades mais je répondis :

— Un peu...

— Oui. C'est que j'ai peur, à présent. Si près du but, je tremble. J'aspire à vivre cette minute, mais je la redoute en même temps. Je ne sais pas si j'aurai le courage d'aller jusqu'au bout! De faire mon devoir, coûte que coûte!... Car il me faudra beaucoup de courage.

— Soyez assuré de trouver en moi un véritable ami qui vous aidera à surmonter les difficultés.

— Je ne doute pas de votre amitié, docteur... Mais vous ne pouvez plus rien pour moi.

Il prononçait ces mots lorsque le garçon revint vers nous. Il s'adressa à Francis :

— Monsieur! Voici Mme Le Kardec, accompagnée de son mari. Voyez, il vont passer près de vous, pour emprunter l'escalier d'honneur.

Francis restait figé, subjugué par cette apparition qu'il attendait depuis si longtemps.

Le Kardec, visage glabre et rébarbatif, avançait rapidement. Il était très pâle et semblait légèrement déprimé. La mort étrange de son frère avait dû le tourmenter sérieusement. A ses côtés, une jeune femme, très jolie et fort élégamment vêtue, tourmentait en ses mains fines une paire de gants de Suède.

Passant près de nous, elle tourna la tête de notre côté. Elle parut ne pas nous apercevoir et disparut bientôt, à la suite de son mari.

François resta longtemps les yeux fixés sur l'escalier d'honneur, et lorsqu'il sortit de sa rêverie, ce fut pour me dire :

— Jolie! n'est-ce pas, docteur?

— Très jolie, répondis-je. Et je songeais : ... Trop jolie, peut-être...

.....

Mes nombreuses tribulations avaient eu une fâcheuse répercussion sur mon travail. Mes clients avaient été négligés et, en quelques jours, je rattrapai le temps perdu...

D'ailleurs, l'enquête piétinait et je n'avais plus de nouvelles de François.

M. Boulard et son secrétaire, et même le turbulent Marceau Tranquille ne donnaient plus signe de vie.

Ce soir-là j'acceptai donc avec plaisir l'invitation que j'avais reçue la veille. Il s'agissait d'un banquet d'anciens élèves du lycée, et j'étais heureux à la pensée que j'allais retrouver quelques bons camarades d'enfance.

... La soirée avait été très animée; le repas excellent. Chacun racontait une petite histoire à sa façon et de-ci, de-là, se groupaient des auditeurs attentifs.

Voulant faire impression, je racontais à mes voisins, un jeune notaire et son épouse, mes aventures de policier involontaire.

Ils semblaient prodigieusement intéressés. La femme, qui n'avait pas perdu un seul mot de mon récit, s'écria :

— C'est passionnant! D'autant plus passionnant, cher docteur, que nous connaissons parfaitement M. Emile Le Kardec, le frère de la victime.

— Vrai?

— C'est exact, me dit le notaire.

— Nous habitons Saint-Hilaire, reprit sa femme, et M. Le Kardec est notre voisin.

— C'est très intéressant ce que vous m'apprenez-là. Vous connaissez donc cet homme?

— D'autant mieux qu'il est également mon client! C'est un garçon très taciturne et pas fort chanceux. Il a englouti sa fortune dans quelques spéculations malheureuses; ce qui eut pour effet d'aigrir son caractère très malsade.

— Et sa femme?

— Elle est charmante, me dit le jeune notaire.

— Mme Le Kardec est mon amie, assura sa compagne. Je la reçois avec un extrême plaisir. C'est une femme très délicate, très sensible. Je ne crois pas qu'elle soit heureuse avec son mari. Il est violent et brutal. Sa distrac-

tion favorite est la chasse. Il s'en va souvent, par monts et par vaux, le fusil sous le bras, laissant son épouse seule chez elle. Elle est excellente musicienne et se console en jouant du piano. Mais depuis quelque temps le piano a été vendu. Vendus aussi les deux grands chiens préférés de Le Kardec, qui l'accompagnaient dans ses longues randonnées à travers la campagne...

— Leur situation financière est donc à ce point précaire ?

— Leur fortune est plus qu'ébréchée. La dernière propriété qu'ils possèdent est dévorée par les hypothèques... L'héritage que M. Emile Le Kardec va récupérer après la mort inattendue de son frère, assurera leur avenir; même en tenant compte des droits de succession, la somme qui doit leur échoir est considérable.

— Cela fait parler les braves gens de Saint-Hilaire. Certaines mauvaises langues vont jusqu'à insinuer que M. Le Kardec ne serait pas étranger à la mort mystérieuse de son frère.

— Veux-tu te faire ! gronda le notaire. Ce ne sont pas des propos à rapporter.

— Je répète ce qu'on dit, répliqua la femme un peu vexée.

Je repris la parole :

— Que pensez-vous de ces « on dit » ?

— Votre question est indiscreète, docteur. Mais puisque nous sommes entre amis, je puis vous avouer que la tête de mon client ne me revient pas du tout !

Puis le notaire ajouta en s'adressant à son épouse, cherchant visiblement à s'échapper :

— Le bal est commencé. Viens-tu danser une première walse avec moi ?

Le couple s'éloigna et se perdit bientôt dans le tourbillon gracieux qui évoluait là-bas, sous les lustres.

Je résolus de faire part à Francis Bayard de mes appréhensions.

Le lendemain je me rendis rue du Marché, dans l'espoir de le trouver chez lui.

La voix désagréable du concierge m'interpella :

— Vous montez au 9 ?

— Oui, cher monsieur.

— Eh bien !... c'est pas la peine. Le Bayard s'est envolé ! Il est parti et m'a réglé un mois d'avance.

— Il ne vous a rien dit en s'en allant ?

— Pensez-vous ! Il ne parle jamais, cet homme-là !

Une autre solution se présenta à mon esprit : reprendre contact avec Aris Serrure. Peut-être aurais-je pu lui confier également ce que j'avais appris sur le Kardec frère. Mais les événements me firent revenir sur ma décision et je crus bien faire en gardant le silence.

CHAPITRE VI

LES AGENTS SONT DES BRAVES GENS

Mon arrivée au commissariat fut saluée par deux exclamations : l'une de M. Boulard : — Ce cher docteur!... Je vous croyais souffrant.

L'autre de son secrétaire :

— Enchanté de vous revoir, docteur!

La figure réjouie du commissaire, le ton inaccoutumé de son collaborateur reflétaient leur satisfaction.

— Vous avons fait un grand pas, annonce Aris d'un ton triomphant. Le principal complice de l'évasion de Jeanne-Marie Landrieux est sous les verroux! Il a passé des aveux complets... Je sais maintenant comment la prisonnière s'est échappée. Le plus grand tort que nous ayons, nous gens de police, c'est de chercher le coupable là où il n'est pas.

J'admire cette logique digne de M. de La Palice.

— Or, nous pouvons le constater journellement, le coupable souvent est auprès de nous, vit avec nous, nous tend la main, se gausse de notre impuissance! Parlant de ce principe, je me suis dit : « Mon petit Aris, ne cours plus les chemins; enferme-toi dans ton bureau et cherche! Examine les voisins... Compulse les dossiers; fais des déductions! » Je me suis creusé la cervelle sans résultat. Dernièrement, un recensement devant être établi concernant nos subordonnés, dont il fallait noter l'âge et le lieu de naissance, je remarquais que l'agent 14 était né en Bretagne. Cela n'a l'air de rien; mais suivez-moi bien et vous serez étonné! S'il est né en Bretagne, me dis-je, c'est qu'il est Breton. Or, Landrieux, le père de l'accusée, est Breton lui-même. Je notais le lieu de naissance : le Trou-habec. Renseignements pris, le père Landrieux avait vu le jour au même endroit. S'ils sont du même endroit, pensai-je, ils peuvent se connaître. Ils se connaissent, me souffla une étonnante intuition. Séance tenante, je fis comparaître l'agent 14. Je lui dis à brûle-pourpoint :

— Mon ami, vous avez fait une boulette. Peut-être n'êtes-vous pas entièrement responsable du geste que vous avez commis. Mais votre imprudence doit être réprimandée...

— Monsieur Aris, me dit l'homme, je ne comprends pas très bien ce que vous voulez me dire.

— Mais si, vous me comprenez; et la preuve, c'est que vous vous troublez!

— Je me trouble, bégaya l'homme qui devenait écarlate.

— Si vous pouviez contempler votre visage en ce moment, vous seriez de mon avis. Allons, ne vous entêtez

pas! Vous savez bien que je ne suis pas méchant. Avouez... je ne vous accablerai pas.

Le malheureux soufflait comme une locomotive et la sueur perlait à son front.

— Vous connaissez Landrieux, n'est-ce pas?

— Oh! non, monsieur Aris, je ne le connais pas.

— Ainsi Landrieux m'a menti lorsqu'il m'a affirmé que vous étiez son ami?

— ...Le père Landrieux est arrêté?

— Oui, mon ami. On ne peut rien vous cacher.

— Et il vous a dit que...

— Parfaitement.

L'agent 14 était complètement désespéré. Il soupira en disant :

— Que voulez-vous? Je ne pouvais pas lui refuser cela... Il m'a connu tout mioche et comme on d'au voisins il venait souvent chez nous. Il a rendu service bien souvent à mon vieux père et à ma mère. Un chic type, ce père Landrieux! C'est lui qui m'a conseillé d'entrer dans la police. Lui, était garde-chasse. Je l'ai toujours connu occupant cet emploi. Quand j'ai appris que sa fille était arrêtée, ça m'a fait un choc! Pauvre bougre, que je me suis dit, quand il va apprendre ça, il va en devenir fou. Et voilà que je suis désigné pour surveiller cette demoiselle... Ah! je vous le jure, j'ai eu la folle envie de lui ouvrir la porte toute grande, dès le premier jour. Mais j'ai réfléchi; je savais bien que mon geste était fou. Je me contentai de la réconforter. Comme je l'avais prévu, le père apprit la nouvelle par les journaux et accourut jusqu'ici. « Joseph, me dit-il, faut faire évader la fille, mon gars... c'est ton devoir. »

— Mon devoir, lui dis-je, est de la garder en prison, puisque je suis agent.

— Le devoir d'un agent est de défendre la justice. Or, ma fille n'est pas coupable, tu le sais bien. C'est donc faire œuvre de justice en la libérant.

Je trouvais son raisonnement très logique, et je lui promis mon concours.

L'occasion favorable ne fut pas longue à se présenter. M. Bayard fut autorisé à approcher la prisonnière. Je songai que cette visite allait prêter à confusion, et après le départ de cet homme, je fis sortir l'accusée. Quelques heures plus tard, je vins vous annoncer sa disparition... Voilà, monsieur Aris.

— C'est parfait, répondis-je... Vous allez donc remplacer Jeanne-Marie Landrieux dans son cachot jusqu'à nouvel ordre.

— Comme il vous plaira, monsieur le commissaire, me répondit l'agent 14, mais je puis vous dire que je ne regrette rien.

— Voici donc un premier point éclairci. Il me reste à rechercher le père Landrieux et à le mettre en état d'arrestation. Qu'en pensez-vous, docteur ?

— Je pense, en guise de conclusion, que la chanson a raison : « Les agents sont de braves gens !... »

CHAPITRE VII

LA FUITE DE FRANCIS BAYARD

M. Boulard m'offrait une cigarette, lorsque la porte du bureau où nous nous trouvions s'ouvrit brusquement. Un homme entra en coup de vent. Aris bondit vers lui :

— Ah ! ça... monsieur Tranquille, quelles sont ces façons ? On n'entre pas ici comme dans un moulin... Vous pourriez frapper avant d'entrer ?

— Messieurs, dit Tranquille, qui apparaissait d'une façon si imprévue, ne perdons pas notre temps en de vaines politesses.

— Pardon, reprenait Aris, froissé, je ne vous permets pas...

— Je vous en supplie... Ecoutez-moi ! Vous voulez des excuses ? Je suis prêt à vous en faire... L'heure est grave ! ne me considérez pas comme un rival, mais comme un collaborateur. Soyons d'accord, travaillons ensemble. Voyez... je vous tends la main.

— Pour que je vous passe les menottes ?

— Vous êtes cruel. Je vous apporte des faits nouveaux. Une piste véritable !

— Hé !... suivez-la et laissez-nous en paix !

— J'ai besoin de votre aide, vous ne pouvez pas me la refuser.

— Mais enfin, dit Boulard, qui suivait ce débat sans s'émouvoir, où voulez-vous en venir ?

— J'accuse Francis Bayard de l'assassinat de M. Kardec, dit Tranquille, catégorique.

— Vous êtes très fort, plaisanta Aris.

— Vos affirmations sont très graves, dit le commissaire.

— M. Francis Bayard est en fuite ! M. Bayard a quitté son appartement pour une destination inconnue, afin d'échapper aux poursuites de la justice ! Que vous faut-il de plus pour me croire ?

— C'est en effet fort troublant, dit M. Boulard, quelque peu impressionné. Qu'en pensez-vous, Aris ?

— M. Bayard est libre de se déplacer comme il lui convient.

— En de pareilles circonstances, reprit Marceau, on n'agit pas de la sorte. Ce départ l'accuse. D'ailleurs, d'où vient-il cet intrigant ? Que fait-il ? Nul ne le sait. N'oubliez pas qu'il était le voisin immédiat de Jeanne-Marie Landrieux ! Avouez que c'est encore une étrange coïncidence...

Rapprochez toutes ces constatations et tirez une conclusion.

— Vous êtes tenté de tirer vos conclusions trop rapidement...

— Tandis que de votre côté vous perdez votre temps à n'en point tirer et à fermer les yeux.

Aris se contenta d'esquisser un sourire.

— Vous êtes formidable, s'exclama Marceau Tranquille. Vous ne vous rendrez à l'évidence que lorsque je vous aurai amené le coupable devant vous!

— J'attends ce jour avec impatience, reprit froidement l'autre, et, à ce moment, je vous céderai ma place sur-le-champ.

Marceau vit que la partie était perdue.

— C'est bien, dit-il, j'agirai seul...

De retour chez moi, je songai à cette phrase du policier :

— J'agirai seul!

J'étais plongé dans mes réflexions, quand Joseph vint m'annoncer :

— Monsieur! C'est un télégramme pour Monsieur!...

Je pensai aussitôt : c'est de Francis!

Je découpai le pointillé, nerveusement, je lus :

Cher ami, Soyez demain matin 15 h. 30, Gare Saint-Hilaire.

Vous attends. — Francis.

Je relus plusieurs fois, tout heureux d'avoir enfin des nouvelles de Bayard. Son télégramme était laconique, il est vrai, mais il m'apportait une lueur d'espoir.

CHAPITRE VIII

SOUVENIRS DES JOURS HEUREUX

Francis avait loué une chambre à un hôtel, face à la gare de Saint-Hilaire, seul établissement de l'endroit possédant quelques pièces pour voyageurs.

Il me remercia chaleureusement d'avoir répondu à son appel, puis ajouta :

Vous êtes curieux de connaître mes intentions, n'est-ce pas? Je vous satisfais votre curiosité. Auparavant, il est indispensable que je vous fasse le récit d'une partie de ma vie... La plus belle de ma vie!... Ensuite, vous comprendrez.

Il s'allongea dans un fauteuil. D'un geste lent il se passa la main sur le front. Puis, la tête renversée, les yeux mi-clos, il se mit à parler. Sa voix faible, tremblait par instant. Et je ne savais s'il parlait pour lui seul, ou pour moi.

— J'étais étudiant... Et ce soir-là, comme tous les soirs, j'étais de-ci, de-là, flânant au hasard; quand pour la pre-

nière fois je l'aperçus, brusquement, au tournant d'une rue... Elle était arrêtée devant la boutique d'un bonpânistier... Et sa figure, éclairée par les lampes électriques, m'apparut, fine, distinguée, un peu triste... Mais jolie, si jolie que j'en eus comme un choc au cœur. Elle cherchait un ouvrage, parmi ceux qui s'entassaient devant l'étalage du libraire. Et ses mains fines parcouraient en tous sens l'éventaire du marchand. Alors, me décidant, je m'approchai de la vitrine, et, rassemblant mon courage, je lui demandai ce qu'elle aurait voulu trouver. Elle me répondit, sans aucune gêne, simplement : « Je cherche *La Vie de Bohème*, de Murger, c'est une œuvre que j'aime. »

« J'en ai chez moi deux exemplaires, répondis-je le cœur en émoi ; voulez-vous me permettre de vous en offrir un ? »

« Elle accepta. Ce fut assez pour nous connaître. Nous nous retrouvions chaque jour et nous faisions une promenade au bois, le plus souvent. Marchant à l'ombre des grands arbres, nous échangeions nos impressions si pareilles en maintes circonstances. Oh ! les heures délicieuses toujours trop courtes ! Je respirais le printemps et j'avais pour compagne la jeunesse et la grâce ! Et, pourtant, jamais je n'aurais osé risquer un aveu. Je l'aimais... mais parce que j'ignorais si cet amour était partagé, je me taisais. Nous avançons en silence, respirant la vie qui tourbillonnait autour de nous.

« J'aimais en silence... Quoi qu'il en soit, nos rencontres se poursuivaient, et c'est ainsi qu'un jour, avec sa permission, je reproduisais ses traits délicats sur le carton que vous avez vu chez moi. Je lui offris la copie le jour de son anniversaire...

« Mais le temps passait, et un jour où la brume tombait, enveloppant tout d'un voile de tristesse, je l'attendis en vain...

« Éperdu, ne sachant que supposer, je revins le lendemain, sans résultat... Longtemps, avec obsession, je retins quotidiennement le chemin que nous parcourions d'habitude, avec l'espoir fou de la retrouver, de la voir apparaître à nouveau, au détour d'un sentier...

« Mais étant fini, je ne devais plus la rencontrer... J'aimais je n'ai connu le motif de sa disparition... J'ai beaucoup souffert, docteur... Et l'avenir devait me réserver encore d'autres souffrances.

« Vous l'avez deviné : la femme de mes rêves est devenue l'épouse de M. Le Kardec. »

Il poursuivait bientôt :

— J'ai dû me débattre contre d'affreux tourments. L'accomplissement de ce que je croyais être mon devoir et la survivance de cet amour que je devais faire se sont affrontés. Mon devoir est de faire éclater la vérité, de remettre entre les mains de la justice le véritable coupable.

Or, Le Kardec doit être coupable. Le Kardec a menti lorsqu'il a déclaré avoir entendu le coup de feu du bureau où il se trouvait. J'en ai établi la preuve lors de notre enquête à la villa du défunt, s'il vous en souvient ? J'ai voulu garder pour moi ce détail, et j'ai entrepris seul mon enquête. Mais je ne pouvais me résoudre à démasquer ce misérable et à frapper en même temps, indirectement, cette pauvre femme. Monique a le droit d'aimer son mari et si ce mari est l'auteur de l'odieux attentat n'allais-je point la plonger dans la douleur et le désespoir ? Ces questions me hantèrent sans cesse, me privant de repos. Finalement, je décidai d'aborder Monique et de lui faire connaître, avec tous les ménagements nécessaires, ce que je croyais être la vérité. Son âme est trop noble et loyale, pensais-je pour supposer que ma démarche cache un autre but... Je ne suis pas meilleur que les autres, docteur, mais je vous jure que je n'ai point ressenti ce triste sentiment qu'on nomme la vengeance. J'ai souffert, mais si ma douleur était grande, aucune haine n'a pris place en mon cœur. Fort de cette confiance que j'éprouvais envers elle, j'allais rencontrer Mme Le Kardec et faire appel à ses sentiments les plus élevés et à son courage pour m'aider dans mon œuvre de justice.

« Puisque j'étais décidé à agir ouvertement, c'est chez Le Kardec même que je me rendis ce jour-là. Le maître du logis était parti à la chasse et ce fut Monique qui me fit entrer... »

CHAPITRE IX

MONIQUE

— Mon cœur était serré comme dans un étau. Incapable de prononcer le moindre mot, je m'inclinais...

« Elle ne se troubla point, comme je l'avais imaginé, et ce fut très naturellement qu'elle prononça d'une voix très douce :

« — Je vous attendais.

« Et pour donner une explication à ces mots, elle ajouta :

« — Je vous ai reconnu, à l'hôtel de la « Maison Jaune » : j'ai su que vous voulez éclaircir le mystère qui entoure la mort de mon pauvre beau-frère... j'ai confiance en vous. Je consens à vous soumettre toutes mes réflexions, et je compte sur votre délicatesse pour m'épargner trop de douleur.

« Elle parut se recueillir un peu. Je la regardai et je remarquai que son visage était marqué profondément par la tristesse. A cette heure poignante je regrettais mon intrusion dans la vie de cette femme et je maudissais le sort qui m'avait entraîné dans cette aventure.

« Monique reprit la parole :

— J'ai suivi l'affaire de très près... Mon mari, qui ne voulait pas me faire assister aux scènes pénibles qui suivirent la mort de son frère, m'avait caché ce drame; c'est pourquoi il me fit descendre à l'hôtel de la « Maison Jaune » plutôt que de me recevoir dans la maison du crime. J'appris, par les journaux, ce qui s'était passé. J'ai cherché à découvrir le coupable. Puis, l'imagination aidant, je me trouvais bientôt devant une supposition terrifiante... Un soupçon épouvantable vint me hanter.

« Monique fit le geste d'écarter le cauchemar qui venait de se présenter à son souvenir.

— Ce soupçon, je dois vous le dévoiler, ainsi que la scène qui suivit. La dépression nerveuse qui s'était emparée de moi se lisait sur mon visage tourmenté. Mon mari m'avait plusieurs fois questionné. Je lui cachai le motif de mon émoi. Un matin, il m'appela dans son bureau.

— Il faut en finir, me dit-il. Je ne puis plus vivre dans cet atmosphère de suspicion.

« Il prévint mon geste de protestation.

— Je devine le sens de votre attitude. Je vous vois souffrir, et j'ai le devoir de vous délivrer du doute qui vous ronge. Vous me croyez coupable du meurtre de mon frère!

« Interdite, ne sachant que faire, je murmurai inconsciemment :

« — Emile!

« — Répondez-moi... Vous avez eu cette idée?

« J'éclatai en sanglots.

« Lentement, il s'approcha de moi; malhabiles, ses mains lourdes s'emparèrent de mes épaules... J'appuyai mon front contre sa poitrine.

« — Pauvre... pauvre petite, murmura-t-il. Je ne suis pas l'homme qu'il vous fallait. Je suis rude, tout d'un bloc. Mais de là à supposer que je suis une brute! Je vous demande pardon, Monique, du mal que j'ai pu vous faire, des déceptions que j'ai pu vous apporter. Je n'ai jamais su parler le langage du cœur, mais je vous aime... et si vous en êtes convaincue, vous ne devez pas entretenir de tels soupçons.

« — Non, n'est-ce pas, m'écriai-je, ce n'est pas possible! Vous n'êtes pas capable d'avoir...

« Il me regarda tendrement, comme jamais il ne l'avait fait peut-être.

« — Monique, dit-il enfin, je jure que je ne suis pour rien dans la mort de mon frère. J'ai eu des revers de fortune... La visite que je rendis à mon frère avait pour but de lui demander quelques secours financiers, je vous l'avais avoué avant notre départ. Et vous avez supposé qu'ayant essuyé un refus, j'avais...

« — Oh! non!... pas ça... pas ça!

« — Écartez donc ces vilaines pensées... Soyez sûre que je n'aurais jamais voulu, ne fusse que pour vous, descendre aussi bas. Je suis innocent, Monique; vous n'avez pas à rougir de moi. Et je vous supplie de bien vouloir me rendre votre confiance, qui m'est si chère. Je suis un pauvre homme, et je n'ai plus que votre affection pour me soutenir. Ne me la retirez pas!

« Sa voix s'était adoucie. Je compris qu'il ne me mentait pas. Mon cauchemar se dissipait mais, depuis, j'étais hantée par l'idée qu'un jour ou l'autre les mêmes soupçons allaient naître dans l'esprit des policiers, et je redoutais leur inquisition.

« Votre démarche confirme mes appréhensions.

« — Soyez rassurée, madame; je suis seul, et la police, si vous en exprimez le désir, ne sera jamais informée de notre conversation.

« — Merci, dit-elle avec émotion. Mais, je vous en prie, n'abandonnez pas vos recherches...

« Elle ajouta, après une courte hésitation :

« — Je serais heureuse si vous pouviez être l'instrument de la Providence, qui permettra sans doute un jour de faire éclater la vérité!

« J'étais ému, au delà de toute expression.

« — Madame, lui dis-je en prenant congé, je partage vos espérances, et mon plus cher désir sera de les transformer en réalités...

« Cette entrevue m'avait bouleversé. Mes hypothèses les mieux établies s'effondraient...

« Monique, pensais-je, veut sauver son mari... C'est légitime... » Et je devinais toute la souffrance que cette malheureuse devait endurer en ces instants tragiques.

« Dans mon isolement, dans cette incertitude, je vous ai prié, cher ami, de venir me retrouver. J'ai besoin de vos conseils. »

J'étais, à mon tour, fort embarrassé.

« — Il serait sage, dis-je à Francis, de ne rien brusquer, d'attendre encore un peu. Pour l'instant, reposez-vous... Attendons; le temps finit par tout arranger.

« — Vous avez raison, je vais me soigner.

Il s'était approché de la fenêtre.

Je m'approchai également, et j'aperçus un homme qui tournait la première rue, près de la gare... C'était Marceau, l'ineffable policier!

CHAPITRE X

TEL EST PRIS... QUI CROYAIT PRENDRE!

Francis me regarda puis, haussant les épaules, il dit dédaigneusement :

« Encore cet imbécile!

— Sans doute vient-il dans le but de mettre son projet à exécution!

— Ah! oui... mon arrestation? J'ai l'intention de lui jouer un tour de ma façon.

— Avez-vous trouvé le moyen de vous en débarrasser?

— Un moyen original, docteur : vous allez pouvoir en juger. Veuillez descendre avec moi. Ne vous donnez pas et dites comme moi.

Lorsque nous fûmes en bas, mon compagnon appela :

— Monsieur Creton!

L'aubergiste accourut. Il nous salua, tous deux, fort courtoisement.

— Monsieur Creton, dit Francis, je dois vous mettre en garde contre les agissements d'un fou qui parcourt la région. Il s'est échappé d'un asile, dont mon ami, le docteur Bauvin que voici, est le directeur.

L'homme me considéra avec une admiration plutôt craintive.

— Cet homme se croit policier et veut arrêter un coupable imaginaire. Il est buté. Il ne faut pas le contrarier, car il s'emporte facilement si on n'est pas de son avis... S'il vient ici et vous demande de visiter l'établissement, après avoir examiné le registre, faites semblant d'accéder à son désir et prévenez aussitôt la police...

— Oui, monsieur... mais je ne sais pas si j'oserais.

— N'ayez crainte : si vous ne le contrariez pas, il ne sera pas méchant.

Je suis encore la proie d'une douce hilarité quand j'évoque, aujourd'hui, cet épisode burlesque de notre aventure.

Sur la demande de M. Creton, le père Prosper, garde champêtre du petit village, s'était mis à notre disposition.

— M. Creton m'a prévenu qu'un « dingo » était dans les parages, nous dit-il. Je me suis mis d'accord avec l'aubergiste, qui va le recevoir. Il lui remettra les clefs de votre appartement et zou... quand il pénétrera dans votre chambre, je lui tombe dessus et je lui passe les menottes!

Fier de son effet, le brave homme se mit à rire. Francis lui adressa ses félicitations. Il se rengorgea puis sortit de sa poche un flacon dont on apercevait le goulot.

— Quand je prépare un coup, assura-t-il, je prends toujours quelque chose pour me donner « du cœur au ventre ».

Déjà, Francis venait d'apercevoir, par la fenêtre, le détective qui entrait à l'auberge.

— J'ai bien l'honneur de parler à M. Creton, disait le policier.

— A lui-même, répondait l'autre d'une voix tremblante.

— C'est vous le propriétaire de l'établissement?

— Oui, monsieur.

— Avez-vous beaucoup de clients?

— C'est comme monsieur voudra.

— Comme je voudrais?

— Oui, monsieur... Si vous estimez que je dois en avoir beaucoup, je dirai à monsieur que j'en ai beaucoup. Si vous préférez que je n'en aie pas... je vous dirai que je n'en ai pas... Je tiens à ne pas contrarier monsieur.

— Vous ne me paraissiez pas dans votre état normal, mon ami, reprenait Marceau, intrigué par cette réponse biscornue.

— En effet, monsieur, je ne suis pas très bien.

— Permettez que je me présente... Marceau Tranquille, détective privé.

— Oui, oui, monsieur... je sais.

— Ah! vous savez?

— C'est-à-dire... non... je ne sais pas... c'est comme monsieur voudra.

— Puis-je consulter votre registre?

— Oui, monsieur. Je l'ai préparé.

— Vous l'avez préparé? demandait le détective de plus en plus surpris.

— C'est-à-dire... je l'ai mis à jour!

— C'est parfait... Donnez-le moi.

Marceau, qui consultait le registre, s'écria tout à coup :

— C'est lui! c'est bien lui, je le tiens!

— Oui, monsieur, reprenait l'aubergiste, ça doit être lui!

— Mais de qui parlez-vous?

— Je ne sais pas, moi... Je dis comme monsieur.

— Fort bien. Est-ce que votre client, M. Francis Bayard, n'a reçu personne, ces derniers temps?

— Si fait, monsieur, M. Bayard a eu une visite aujourd'hui.

— Je m'en doutais! Il s'agit bien d'un docteur, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur... le docteur des « dingos »!

— Ah! ça, fit Marceau... Vous feriez pas mal de le consulter.

— Je ny manquerai pas, répondit le pauvre homme, éperdu.

— Donnez-moi les clefs de l'appartement de M. Bayard.

— Oui... je les ai préparées...

— Vous les avez préparées?

— Je veux dire : je les tiens à la disposition de monsieur.

— Merci. Vous permettez...

— Montez, monsieur, montez... C'est la première chambre sur le palier. Moi, je reste en bas...

Nous avions tout entendu. Le père Prosper se tint sur la défensive, les menottes en main.

La scène qui suivit fut indescriptible. La porte était à peine ouverte que le malheureux policier était terrassé par Prosper, dont le képi roula sous la table. Lorsque les deux hommes furent debout, Marceau Tranquille avait les poignets serrés dans les menottes...

Il s'écria, furieux :

— Mais c'est un guet-apens !

— De quoi, de quoi, ronchonnait le brave Prosper, qui n'avait pas compris, faudrait voir à ménager vos expressions, hein ?

Francis s'avança :

— Eucharité de vous retrouver, monsieur Tranquille !

— Vous!... vous aussi, docteur. Mais qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie, dit Francis, qu'il ne faut jamais être trop sûr de soi, et que tel qui croyait prendre est pris à son tour...

Puis, malgré ses protestations, Marceau Tranquille fut conduit, à coups de canne, jusqu'au cachot municipal de Saint-Hilaire.

CHAPITRE XI

LES PAROLES D'UN MORANT

Hélas ! après la bouffonnerie que nous venions de vivre nous allions assister à un drame qui devait bouleverser tous nos projets, et nous jeter dans la consternation.

Ceci se passait vingt-quatre heures après l'arrestation du détective Marceau Tranquille.

Le garde champêtre Prosper avait l'intention de demander des instructions au chef-lieu de canton, concernant le sort du policier.

Mais Francis lui avait assuré qu'il fallait attendre la décision des directeurs de l'asile, et Prosper s'en tenait là, pour le moment, tout fier de son exploit.

Cet après-midi, nous le vîmes arriver en titubant, à l'hôtel tenu par M. Creton.

— Voyez, dis-je à Francis, le père Prosper a certainement abusé de la dive bouteille ! Il tient à peine debout.

Mais le garde champêtre pénétrait dans la salle et s'écriait en nous apercevant :

— Ah ! messieurs... c'est épouvantable ! J'en suis tout malade...

Il sortit sa bouteille et absorba une longue gorgée.

— Heureusement que j'ai ça pour me remettre, assurait-il.

— Mais d'où venez-vous donc, demandai-je, vos bottles sont crottées comme si vous aviez arpenté les champs ?

— Oui, monsieur le docteur... Je viens de découvrir ce

pauvre M. Le Kardec, sur les hauts champs, avec une décharge de plomb dans la poitrine!...

D'un seul bond, nous étions debout.

— M. Le Kardec! s'écria Francis.

— Il est blessé? demandai-je à mon tour.

— Autant dire qu'il est échu, répondit le garde. En tout cas, il n'en a plus pour longtemps.

— Mais qu'en a-t-on fait? A-t-on prévenu un médecin?

— Ben! je l'ai transporté chez lui, même que j'en ai attrapé une rude suée... Sa pauvre femme est dans tous ses états!... Je suis allé sonner chez notre médecin : il est parti pour un village voisin. Alors, je suis revenu tout de suite jusqu'ici pour demander à monsieur le docteur de bien vouloir lui donner quelques soins... J'ai prévenu aussi M. le curé, car je crois fort qu'il a plus besoin de son ministère que de vos services...

— Allons vite, docteur, supplia Francis.

Je m'emparai vivement de ma trousse à pansements, puis nous nous dirigeâmes précipitamment vers la villa de M. Le Kardec.

Monique était au désespoir. Elle nous fit entrer et nous conduisit auprès du lit sur lequel son mari était allongé. Elle avait arraché ses vêtements imbibés de sang.

Le curé de Saint-Hilaire avança vers nous :

— Vous êtes docteur, monsieur?

Je répondis affirmativement.

— M. Le Kardec a gardé connaissance jusqu'à présent. Il a fait preuve d'un grand courage. J'ai écouté sa confession. Il vient d'avoir une syncope.

Déjà, je m'étais approché et, après avoir fait une piqûre pour arrêter l'hémorragie, je plaçai un pansement provisoire. Les poumons étaient atteints; le malheureux ne pouvait survivre.

Le brave curé nous demanda :

— Vous savez comment s'est produit l'accident?

— Non, dit Francis, nous ignorons tout.

— Voici ce que j'ai pu apprendre : M. Le Kardec parcourait, comme d'habitude, la campagne. Il était arrivé au lieu dit « Les Hauts Champs ». Il avait son fusil à la main lorsqu'il bata sur une souche à peine visible dans l'herbe humide, et s'abattit sur l'arme. Le coup partit; il reçut la décharge en pleine poitrine...

— C'est épouvantable, murmura Francis.

Mais le blessé s'agitait légèrement sur sa couche. Il ouvrit les yeux et murmura :

— Ma femme...

Le curé appela Monique, qui apparut bientôt, livide.

Je dus la soutenir pour la faire approcher du lit.

— Monique!... fit le moribond.

Puis, son regard se tourna vers nous.

— Je vous reconnais tous, dit-il encore... monsieur le curé... monsieur Bauvin, monsieur Bayard... Approchez... près de moi. Je vais mourir. Je sens que... c'est la fin. Puisque vous êtes tous présents, j'aurai la consolation de pouvoir... vous dire...

Il s'arrêta, épuisé. Nuos étions halelants, éperdus.

Le Kardec reprenait, d'une voix lointaine :

— ...vous dire que je suis... innocent. Vous avez pu croire que... mais ce n'est pas vrai... Je vous pardonne... Puissiez vous croire un homme... qui va bientôt... disparaître. Je vous demande à tous de protéger ma femme... Docteur, je souffre...

Je lui fis une piqûre. Il nous regardait encore, mais ses yeux se voilaient déjà. Ses lèvres s'agitaient toujours, mais plus aucune parole ne sortait de sa gorge contractée.

Soudain, il se dressa, dans un effort pénible. C'était la fin.

.....

CHAPITRE XII

ARIS SERRURE TRIOMPHE...

Messieurs, dit Aris Serrure dès notre arrivée, je vous ai fait venir parce que je vous considère comme des amis. Sans doute, dès le début de l'enquête, ai-je éprouvé une certaine contrariété en constatant que vous vous mêliez un peu trop étroitement aux investigations de la police. Je dois avouer, et je m'en excuse, que j'avais été intrigué par l'attitude parfois équivoque de M. Bayard. Je l'ai soupçonné... mais ensuite, en raisonnant, j'ai acquis la certitude que, seuls, sa volonté de faire le bien et son idéal de la justice le guidaient. Je suis heureux de pouvoir lui rendre cet hommage... M'étant rendu compte que votre action pouvait m'être utile, j'ai facilité votre tâche. J'avais, comme vous, l'impression que Jeanne-Marie Landrieux n'était pas coupable.

— Ceci ne vous a pas empêché de l'emprisonner, lui dis-je...

— Justement, docteur, en agissant de la sorte, j'espérais connaître le véritable auteur du drame. Mes prévisions se sont réalisées. Ce fut tout d'abord l'évasion de Jean-Marie Landrieux. Ensuite l'arrestation de l'agent 14. Voilà où nous en étions, il y a quelques jours. De votre côté, vous avez eu raison de l'encombrant Marceau Tranquille. Cet olibrius méritait une leçon, et vous l'avez traité comme il convenait de le faire... La mort tragique d'Emile Le Kardec vint anéantir les dernières hypothèses. Ainsi la situation s'est éclaircie : vous partagerez mon sentiment

dans quelques minutes: car vous aurez devant vous l'assassin de M. Le Kardec!

— Faites entrer l'accusé!

Nous vîmes avancer vers nous un pauvre vieil homme, dont la tête toute blanche semblait se courber sous le poids de la honte.

Francis eut un geste d'étonnement.

Le père Landrieux gardait le silence.

Francis réfléchissait, silencieux. A la fin, il se leva.

— C'est fort bien, monsieur Aris, dit-il. Vous êtes étonnant. Je vous félicite.

Aris était enchanté.

— Voyez vous, nous dit-il, à chacun son métier... A vous, docteurs, les opérations, les auscultations et les régimes. A nous policiers, les assassinats, les vols et les enquêtes... Continuez à sauver vos malades... Je continuerai à arrêter les malfaiteurs!

CHAPITRE XIII

UN COUPABLE DE TROP...

Le lendemain, je retrouvai Francis. Je remarquai qu'il avait quitté son air soucieux de la veille.

— Cher docteur, me dit-il, je vous dois quelques explications: l'heure est venue de vous les donner. D'abord, jetons un peu de lumière sur mon attitude vis-à-vis de la première inculpée Jeanne-Marie Landrieux. Vous vous souvenez sans doute de la visite que je lui avais faite, dans sa prison, quelques heures avant son évasion. Mon intention était d'interroger cette malheureuse, afin d'acquiescer la certitude de son innocence. La jeune femme me parla loyalement. Bien ton sincère, elle m'affirma être absolument étrangère à la mort de son patron. Puis, avec une confiance qui me toucha, elle me mit au courant du projet d'évasion élaboré par le gardien, en collaboration avec son père.

— Un seul obstacle s'opposait à la réussite de ce complot: Jeanne-Marie Landrieux ne savait pas où se réfugier. Je lui procurai une retraite sûre, qui devait la mettre à l'abri de la police. L'évasion étant accomplie, l'ex-bonne s'en fut chez moi, où vous l'avez rencontrée en venant m'annoncer l'arrivée de Marceau Tranquille.

— Après votre départ, j'assurai la tranquillité de la jeune femme en l'accompagnant jusqu'à l'endroit choisi: une ferme appartenant à un ancien métayer de mon père. A l'heure actuelle, l'ancienne prisonnière continue de travailler aux champs. Je suis allé la revoir. Je l'ai mise au courant de l'arrestation de son père. Elle voulait immédiatement accourir ici et délivrer le malheureux garde-chasse. Je lui ai fait comprendre l'absurdité d'une telle in-

intervention : elle s'en est remise à moi pour arranger l'affaire au mieux. Elle m'a affirmé que son père avait agi ainsi pour l'innocenter. Il veut à tout prix lui éviter le déshonneur. Il aurait déclaré lui-même qu'il préférerait se faire condamner plutôt que de la voir livrée au mépris public.

J'ai rassuré cette brave fille, et j'ai poursuivi mon enquête. Si vous le permettez, nous allons nous rendre de ce pas auprès du brave M. Boulard et de son triste secrétaire, afin de leur faire connaître ce que j'ai appris.

J'acceptai l'invitation de Francis et je fis préparer ma voiture, dans le but de nous conduire au commissariat.

Francis obtint facilement la confrontation qu'il demandait.

Le père Landrieux apparut, encore plus voûté que la veille, avec dans le regard, je ne sais quoi d'étrange...

Aris et le commissaire écoutaient, ébahis...

— Vous affirmez toujours être le meurtrier de M. Le Kardec?

— Je l'ai dit cent fois, gémit l'infortuné.

— Permettez-moi de vous contredire, reprit Francis, sans s'émouvoir. M. Le Kardec a été assassiné le 17 de ce mois. Or, vous n'êtes arrivé ici que le 19 courant. Est-ce exact?

Landrieux nous regarda sans répondre.

— Vous avez bien un ticket de chemin de fer, qui peut en faire foi?

— Non... je ne sais pas... je ne l'ai plus.

— Cette pièce est au dossier, répondit Aris. Elle était dans le portefeuille que j'ai confisqué à l'accusé.

— Faites voir, s'il vous plaît.

Aris s'exécuta.

— Vous n'aviez pas songé à examiner ce document? s'enquit Francis.

— Ma foi, non, avoua le secrétaire.

— Nous étions si heureux de tenir enfin le coupable, compléta M. Boulard, tout désorienté.

— Eh bien! s'écria Francis, le ticket en main, avais-je raison?

Ce ticket est timbré du 19!

Puis, il se tourna vers le père Landrieux.

— Voyons, mon brave, il est inutile de protester. Ne vous obstinez point.

— L'homme nous considéra longuement, hésitant. Puis il éclata en sanglots...

— Ah! ç'en est trop, dit-il en gémissant... Je n'en puis plus, moi... Je suis trop vieux pour vivre des heures pareilles... Non, je n'ai pas tué Le Kardec... Non, je ne suis pas un assassin. Mais, comprenez-moi... je voulais sauver ma fille, à tout prix... Je ne veux plus qu'elle subisse

l'humiliation de la prison! Il a fallu qu'elle s'en aille à la ville pour être victime de vos agissements malhonnêtes! Oui, malhonnêtes... Car on n'arrête pas une malheureuse sans posséder plus de preuves que vous n'en possédiez. Ah! c'est horrible...

Lorsque nous fûmes sortis, Francis me demanda :

— Est-ce que vous retournez chez vous, docteur?

— Je dois d'abord visiter quelques malades, notamment le père Léon, le concierge de chez Le Kardec.

— Il est toujours souffrant?

— Oui, depuis la mort tragique de son malheureux patron, il n'a guère quitté sa chambre. Ce pauvre vieux a vraiment été frappé par cette mort dramatique. La nuit il délire; le jour il reste prostré. S'il ne réagit pas rapidement, il ne vivra plus longtemps. Une crise cardiaque l'enlèvera. En ce moment le cœur est bien faible.

— Ne manquez pas de me donner de ses nouvelles.

Je me rendis immédiatement au chevet du pauvre vieux.

— Eh bien! demandai-je, comment vous sentez-vous, mon brave père Léon?...

— Je ne souffre pas, docteur... Pas pour le moment. Maintenant, je suis plus tranquille... J'ai fait ce que je voulais... Tenez, ajouta-t-il, en prenant d'une main tremblante une enveloppe qu'il avait dissimulée sous son oreiller, vous donnerez ceci à M. Bayard.

— Et surtout, surtout... me dit le malheureux, qui maintenant tremblait de tous ses membres, dites bien à votre ami de n'ouvrir l'enveloppe qu'après ma mort.

« Pour Monsieur Francis Bayard... à prendre conécence apré ma mort. »

La journée n'était pas encore terminée, quand, soudain, j'entendis le son triste des cloches qui sonnent le glas.

CHAPITRE XIV

LA FIN D'UNE ÉTRANGE AVENTURE

Assis au bureau de M. Boulard, le lendemain de cette entrevue, je contemplais les personnages qui m'entouraient, et qui attendaient avec anxiété que mon ami Francis Bayard fût prêt à prendre la parole.

Tous les regards étaient tournés vers lui, quand il se mit à parler :

— Mes amis, dit-il en nous considérant, ce jour réalise pour moi le plus cher de mes vœux, car il apportera à tous le calme de l'âme et de l'esprit, la fin des tourments vécus jusqu'ici par chacun de nous.

« Je puis le dire, en vérité, tous ceux qui sont ici présents ont été, directement ou indirectement, victimes d'une

sorte de fatalité, qui nous a fait commettre à tous, il faut le reconnaître, de regrettables erreurs.

« Je n'accuse personne, car je sais que vous avez tous agi loyalement, suivant l'impulsion de votre tempérament.

« Je vais maintenant vous donner lecture d'un important document qui, en désignant le coupable du meurtre de M. Le Kardec, nous libère tous des soupçons dont nous sommes entourés. »

L'auditoire redoubla d'attention, et Francis sortit de son portefeuille quelques feuillets maculés d'une écriture grossière.

Francis reprit la parole :

— Je vous ferai grâce de l'orthographe déconcertante dont l'auteur s'est servi pour écrire ses aveux :

Pour M. Francis Bayard.

A prendre connaissance après ma mort.

Devant Dieu, et devant les hommes, je jure que ce qui va suivre est l'exacte vérité :

Je soussigné, Léon Marchand, retraité, occupant les fonctions de concierge chez M. Le Kardec, affirme être le seul responsable de la mort de mon patron.

Voici dans quelles circonstances s'est déroulé le drame :

Comme je l'ai affirmé à la justice, dès le début de l'enquête, Mlle Marie-Jeanne Landrieux avait fait l'acquisition d'un fusil de chasse qu'elle destinait à son vieux père, et dont elle m'avait confié la garde pour quelques heures.

Durant son absence, l'idée me vint de déficeler le paquet et d'examiner l'arme qu'il contenait.

Adorant la chasse depuis mon plus jeune âge, je ne pouvais résister au désir de contempler cet engin.

Je mis mon projet à exécution et je fus pris aussitôt par une autre tentation : ce fusil, tout neuf, d'un modèle récent, que je n'avais jamais eu le bonheur de posséder, m'offrait une attraction irrésistible...

Dès lors, je ne voyais plus qu'une seule chose... l'essayer... Ce fut mon malheur.

J'avais quelques cartouches du calibre de l'arme dont je voulais essayer le maniement.

Je chargeai le fusil, puis je sortai...

Je jure qu'aucune pensée de meurtre ne me vint à l'esprit et que mon geste irréfléchi est dû uniquement à une étrange et implacable fatalité !

Le hasard voulut, en effet, que mon regard se porte sur un arbrisseau, au coin de l'allée du parc, sur lequel j'avais aperçu un couple de grives...

Pas une seconde, je ne songeai que quelqu'un pouvait déboucher de l'allée et recevoir la décharge de plomb...

Ne voyant que le gibier, qui s'offrait à moi, j'épaulai, et la détonation brutale traversa l'air calme...

Tout cela s'était passé avec rapidité et je vis, comme dans un cauchemar, une ombre humaine s'écrouler près de moi.

Épouvanté, j'accourus au pied de l'arbrisseau, l'arme à la main. Le spectacle qui s'offrit à mes yeux horrifiés était épouvantable, M. Le Kardec, qui venait de la villa, et ne pouvait m'apercevoir derrière le feuillage assez touffu, était arrivé au moment fatidique et gisait sur le sol, ensanglanté...

Eperdu, je laissai tomber le fusil sur place et je me réfugiai au fond du jardin.

C'est là que vint me retrouver la bonne, qui avait découvert le corps du malheureux.

Elle me dit :

— On a tué monsieur !

Puis elle s'enfuit...

Peu après, M. Emile Le Kardec avertissait la police. Vous savez le reste.

Je n'ai jamais osé avouer mon geste aux gens de la police, car je craignais qu'ils persistent à considérer cet accident comme un crime...

D'ailleurs, les soupçons s'étaient portés sur Jeanne-Marie Landrieux, et par mes déclarations sur les agissements de cette dernière j'accumulai les charges sur ses épaules... Je suis un lâche et je comprends aujourd'hui que, si j'ai pu échapper à la justice des hommes, je ne pourrai pas fuir le suprême châtiment de Dieu !

Je le sens, mon heure sera bientôt venue...

Je me suis confié à vous, monsieur Bayard, parce que je vous crois capable d'utiliser ces aveux écrits, au mieux de l'intérêt de tous.

Je vous considère comme un homme fort habile :

C'est vous, en effet, qui avez eu l'idée de faire rechercher l'emballage qui entourait le fusil de chasse.

Tandis que vous parcouriez les allées du parc, je faisais disparaître le papier qui pouvait m'accuser.

J'étais sauvé !

Mais depuis, je vis comme un paria... Hanté par le remords et halluciné par la vision épouvantable du mort étendu dans l'allée du jardin et qui veut se venger !...

Je vais bientôt mourir.

Quand vous prendrez connaissance de cette lettre, je ne serai plus...

Mais je voudrais que tous ceux qui ont souffert par ma faute m'accordent leur pardon, et c'est cette pensée reconfortante qui me permettra d'affronter ma dernière heure avec moins d'épouvante...

Signé : Léon Marchand.

P. S. — Vous trouverez le papier d'emballage et les cartouches qui me restaient dans la petite armoire, sous l'évier, dans le coin gauche. Vous soulèverez une dalle qui recouvre une petite cavité et vous découvrirez ces objets dans un pot à tabac.

Francis avait terminé. La séance qui suivit fut émouvante. Jeanne-Marie Landrieux s'était jetée dans les bras de son père et l'embrassait en pleurant; l'agent frisait et défrisait sa moustache, pour dissimuler son émotion.

M. Boulard, suffoqué, murmurait des mots incompréhensibles; Aris nous regardait tous avec effarement.

— Il nous reste à contrôler les indications données dans le *post scriptum*, dit Francis... Et ceci est du ressort de la police.

— Nous fouillerons à l'endroit désigné, déclara Aris qui se remettait.

Puis il ajouta, résumant toute sa pensée :

— C'est formidable.

EPILOGUE

Notre aventure était terminée. Aris Serrure avait découvert, dans la loge du malheureux concierge, les preuves qui apportaient une lumière définitive sur cette affaire passionnante.

Le père Landrieux, sa fille et l'agent protecteur avaient été remis en liberté.

Jeanne-Marie Landrieux, sitôt libérée, avait convolé en justes noces avec son brave libérateur, l'agent 14, qui avait abandonné ses anciennes fonctions pour remplacer le bon père Landrieux dans son emploi de garde-chasse.

J'avais fréquemment la visite de Francis qui gardait son air morose, je me permis un jour de lui en faire la remarque.

— Que voulez-vous, docteur, me dit-il en haussant les épaules, je ne puis me défendre d'une certaine déception.

« Sans doute, sommes-nous arrivés au résultat espéré, et vous me direz que, seul, le résultat doit compter.

« Mais il existe pour moi à côté du drame brutal qui nous a passionnés, un drame intime qui me tourmente. »

Malgré moi, je prononçai :

— Monique...

— Oui, me dit Francis, Monique!...

— Vous l'avez revue?

— Il était de mon devoir de lui faire connaître la fin de nos investigations et le dénouement du drame.

« Elle fut heureuse d'apprendre cette conclusion et, peu à peu, à notre insu, notre conversation se tourna vers nos souvenirs communs.

« J'appris enfin le motif de sa soudaine disparition. Ses parents, ruinés, l'avaient rappelée subitement auprès d'eux. Un mariage était préparé en vue de sauver leur avenir...

« Et c'est ainsi que Montique épousa Emile Le Kardec. Elle n'avait pas osé se tourner vers moi, m'écrire pour avouer la situation dans laquelle elle se trouvait, car elle ne pouvait se résoudre à désobéir à ses parents, et elle me savait sans fortune.

— Mais alors, m'écriai-je, ses sentiments à votre égard...

— Etaient bien ceux que je lui attribuais, complète Francis. L'argent, voyez-vous docteur, fait naître bien des tourments et son arrogante souveraineté brise bien des cœurs!

— Mais... à présent, hasardai-je, ne vous reste-t-il plus quelque espoir de refaire votre bonheur?

— Refaire son bonheur... murmura Francis...

Il me regarda et je crus lire en ses yeux une lueur d'espérance...

.....

Ce soir-là, après avoir relu le récit que je venais d'écrire, j'entendis quelqu'un heurter à la porte de mon cabinet de travail.

C'était mon domestique qui venait m'annoncer joyeusement :

— Monsieur! c'est une visite pour Monsieur!... Une visite et une agréable surprise.

Il s'effaça, pour laisser entrer les visiteurs, en annonçant d'une voix forte :

— Madame et Monsieur Francis Bayard !

FIN

Autorisation du 5 juillet 1945.

Dépôt légal : 4^e trimestre 1945. N° 26.

Homologation du prix de vente: n° 10.503 du 2 mai 1945.

Imprimé: La Technique du Livre, Paris. O.P.L. n° 31.3083.

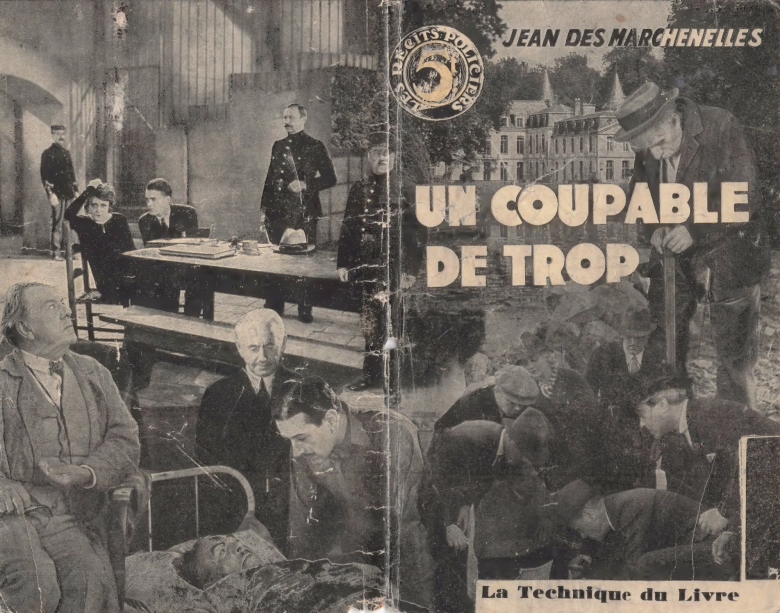
Editeur : La Technique du Livre, Paris. O.P.L. n° 31.3083.

Imprimeur : La Technique du Livre, Paris. O.P.L. no 31-3083.



JEAN DES MARCHENELLES

UN COUPABLE DE TROP



La Technique du Livre